

Catherine Arditi

La lecture

Lorsque j'étais enfant, je portais toujours sur moi dans un porte-cartes en plastique noir la photo d'un oncle mort à Auschwitz et que je n'avais jamais connu : Poulou.

Ma grand-mère était persuadée qu'il n'était pas mort, mais seulement quelque part, amnésique.

Il avait forcément fui, était parti très loin, en Amérique sans doute, avait fait fortune et reviendrait un jour.

Quand j'avais des chagrins en classe ou ailleurs, je parlais à cette photo en l'embrassant, j'y trouvais toujours la force nécessaire à ma consolation.

Nous vivions constamment entre deux saisies, mais j'étais certaine que Poulou reviendrait un jour où nous ne l'attendions pas pour nous sauver...

Pourquoi lui, si bienveillant, si consolateur, était-il mort si abominablement assassiné dans ces camps, alors que je vivais ?

★

★ ★

Quand j'ai découvert les textes de ces poètes, je me suis d'abord retrouvée face à la peur parce que les mots que je lisais avaient une telle force que c'était comme si ceux qui les avaient écrits et avec eux tous ceux qui étaient morts dans les camps se retrouvaient debout, vivants devant moi.

J'ai refermé le livre.

Pendant un certain temps, je l'ai emporté partout avec moi. Je le prenais, le posais d'un endroit à un autre, le touchais, mais je ne pouvais pas l'ouvrir. Quelques jours avant mon rendez-vous avec Rachel Ertel, j'ai repris le livre et j'ai lu très vite, une première fois, tous les textes comme on saute dans le vide ou qu'on se pince le nez pour plonger dans la mer.

Alors la peur a commencé à diminuer.

Je les ai relus plusieurs fois calmement, j'ai coché ceux que je voulais dire et j'ai esquissé l'ordre dans lequel je voulais faire cette lecture.

Puis j'ai commencé à travailler, c'est-à-dire à les lire à voix haute.

Là, je me suis heurtée à un phénomène que je ne maîtrisais pas. Je commençais à lire un texte et au détour d'une phrase, les mots ne sortaient plus mais seulement un torrent de larmes qui me suffoquait.

Cela ne se produisait pas toujours au même endroit et il pouvait m'arriver

de lire plusieurs poèmes normalement, mais invariablement les sanglots surgissaient brutalement et il m'était impossible de continuer.

Il m'est souvent arrivé dans mon métier d'éprouver une forte émotion à la lecture d'un rôle, mais au cours des répétitions cette émotion ayant disparue, j'ai pu constater qu'il fallait beaucoup de patience pour faire renaître et parfois bien difficilement, par le jeu des substitutions, cet état émotionnel. Il me semblait donc qu'à force de dire ces textes, je pourrais éloigner le désarroi qui me saisissait à chaque fois et obtenir ainsi une distance vis-à-vis d'eux.

Je m'aperçus au contraire que plus je les travaillais, moins je pouvais contrôler le bouleversement qu'ils suscitaient en moi.

Après cinq semaines de travail je n'étais toujours pas parvenue à me calmer.

Le jour de la lecture à Beaubourg je me suis surprise à prendre du temps pour choisir la façon dont je serais vêtue.

Je voulais être habillée simplement mais j'avais besoin de me sentir belle pour rendre hommage aux textes et à ceux qui les avaient écrits.

Je suis arrivée de bonne heure dans la salle.

Un technicien m'a demandé de faire un essai de voix au micro.

J'ai compté 1, 2, 3, 4, 5, et puis j'ai dit mon nom.

J'ai constaté qu'il y avait plusieurs bouteilles d'eau sur la table et un verre devant chaque chaise. Cela m'a rassuré.

J'ai posé la chemise en carton où étaient rangés les textes devant ma place, puis je suis sortie pour attendre les autres.

La première personne qui arriva fut Rachel Ertel. Nous nous sommes embrassées.

Vinrent ensuite Danièle Sallenave, Maurice Olender et Claude Lanzmann. J'ai eu le trac, ils m'intimidaient.

Petit à petit, les gens sont arrivés. J'ai entr'aperçu des amis, certains très proches à qui j'avais dit de venir, d'autres aussi que je ne m'attendais pas à voir là.

La salle s'est remplie peu à peu et a fini par être comble.

Alors nous sommes entrés.

On nous a applaudis. Cela m'a gênée.

Nous nous sommes assis derrière la table de conférence et Rachel a dit le premier texte en yiddish¹ puis je l'ai lu en français.

J'ai commencé d'une voix forte, presque violente.

J'avais très chaud.

Parfois les mots que je lisais se brouillaient et je devais me reculer un peu pour les voir.

1. « Au commencement était la parole » de Melekh Ravitch.

J'ai lu les six textes qui constituaient la première partie sans incident. Ensuite tous les protagonistes sont intervenus les uns après les autres. J'ai eu le temps de me calmer et je les ai écoutés attentivement. Tandis que la dernière personne à prendre la parole s'exprimait, la peur a recommencé à me saisir.

J'ai poursuivi d'un seul souffle en enchaînant les textes sans prendre le moindre temps.

Arrivé au « Chant du peuple juif assassiné » d'Itzhok Katzenelson, un de ceux que je n'avais jamais pu dire jusqu'au bout, je me suis tendue, alors les mots sont sortis avec dureté.

Le dernier texte¹ a été dit comme le premier par Rachel en yiddish.

Je me suis laissé bercer par la musique de cette langue que je ne connais pas puis je l'ai lu calmement, tout doucement, c'est venu comme cela.

★

★ ★

Un an plus tard en transcrivant le déroulement de cette soirée, j'éprouve la sensation qu'il s'agissait pour moi d'un dernier rendez-vous avec Poulou.

Comme si la lecture de la parole de ces morts m'avait transmis la vie.

1. « Les cadavres ne chantent pas la louange de Dieu » de Jacob Glatstein.